

y parvenir. L'absence d'un élément, atelier ou date, pouvait être compensée — ? — par la duplication de l'autre élément, mais avec alors risques de « contradiction interne », type 625 + 624... Enfin, E. Leuthold est en mesure de revenir, très finement, sur la question de la définition du droit et du revers : à la lumière de son étude des monnaies de Sīwās, il conteste la légitimité de l'attitude préconisée par Lane Poole et consistant, en cas de présence d'une légende d'atelier-date complète, à ordonner le droit et le revers conformément au déroulement de ladite légende, sans se soucier des légendes centrales (calife / sultan) : le fait que les légendes incomplètes puissent constituer une proportion substantielle des cas effectivement rencontrés incite au contraire à considérer comme la moins mauvaise la démarche traditionnelle — et qui est celle, entre autres, du *CMMBN* 5 — consistant à aligner la séquence droit-revers sur la hiérarchie descendante calife-sultan.

S'agissant des monnaies d'Artuq Arslān, les nouveaux matériels permettent de rectifier une vénérable assertion de Zambaur concernant la position le plus souvent inconfortable de l'Artuqide entre Salġūqs de Rūm d'un côté et Ayyūbides de l'autre. Vassal des Salġūqs jusqu'en 625, Artuq Arslān reproduit leur type monétaire. En 626, il doit reconnaître la suzeraineté d'al-Kāmil tout en conservant cette année-là encore le type salġūqide. En 627, il franchit un pas de plus en adoptant le type ayyūbide, mais, en 632 au plus tard, il sera revenu et à l'obédience et au type salġūqide...

Le maniement de la plaquette est des plus agréables, et l'on conclura volontiers en lui souhaitant de nombreuses continuatrices.

Gilles HENNEQUIN
(CNRS, Paris)

Şevket PAMUK & Tuncay AYKUT, *Ak Akçe, Moğol ve İlhanlı Sikkeleri (Mongol and Ilkhanid Coins)*. Yapı Kredi Para Koleksiyonları (Yapı Kredi Coin Collections), I. İstanbul, 1992. In-4°, 224 p.

Gestionnaire de l'un des plus vastes médailliers de Turquie⁸, le service numismatique de la YvKB avait jadis fait des monnaies d'or ilhānides le thème d'une de ses publications⁹. Vingt ans plus tard, il consacre à la même dynastie le premier volume d'une nouvelle collection au format beaucoup plus imposant.

8. Et l'un des rares qui soient commodément accessibles...

9. *İran Moğolları ve Altın Paraları (The Mongols of Persia and their Gold Coins)*, Numismatik Yayınları No. 4, İstanbul, 1973.

Nous avons par ailleurs rendu compte du n° 11 de la même collection, consacré aux monnaies umayyades « réformées » d'or et d'argent (*AnIsl* 21, 1985, p. 221).

Dans un premier chapitre en forme d'introduction générale (p. 8-21), Ş. Pamuk précise quelques notions d'économie et d'histoire. Il nous est fort à propos rappelé que la monnaie est un phénomène complexe, se présentant nécessairement sous deux aspects aussi inséparables qu'irréductibles l'un à l'autre : abstrait, comme unité de mesure de la valeur, et concret, comme véhicule du transfert de la valeur, ledit transfert pouvant être ponctuel (fonction d'« échange ») ou différé dans l'espace et / ou le temps (fonction de « réserve »). Invoquant l'autorité de Ph. Grierson, l'auteur montre que — les mêmes causes produisant partout et toujours les mêmes effets — l'apparition indépendante du monnayage métallique dans au moins trois aires culturelles distinctes — monde égéen, Inde, Chine — fut le résultat d'une initiative de la puissance publique, laquelle n'avait pas tardé à comprendre tout l'avantage — politique, fiscal, etc.¹⁰ — qu'il y aurait à être le seul fournisseur de la composante concrète de l'institution monétaire (on parlerait aujourd'hui de « monopole de l'offre de monnaie »...). Dans l'aire islamique, où se perpétuent les traditions « monétaires » de la Grèce, de Rome et de Byzance, la symbiose du pouvoir politique et du monnayage métallique est quasiment parfaite (*huṭba* et *sikka*). S'agissant plus précisément de l'Asie sud-occidentale, Ş. Pamuk rappelle que, de toutes les constructions politiques issues de la conquête mongole, c'est l'empire des İlhāns ou « Mongols de Perse » qui, en dépit de la relative brièveté de son existence — un siècle, du milieu du XIII^e au milieu du XIV^e de notre ère —, a eu sur l'Islam l'impact le plus direct et le plus significatif, et que ceci est tout particulièrement vrai dans le domaine qui nous occupe. Dans l'histoire numismatique de l'Iran et de ses marges, l'épisode ilhānide marque la première rupture complète avec la tradition remontant à 'Abd al-Malik et qui, dans les modules, les faciès, etc., avait duré à peu près aussi longtemps que le califat. Une fois définitivement convertis à l'islam, dans la dernière décennie de notre XIII^e s., les İlhāns cessent de considérer leur part de l'héritage ġingiz-hānide comme un territoire occupé. Désormais ils se consacrent sérieusement à la réhabilitation de leur domaine et de ses institutions, à commencer par la monnaie. Sous Abū Sa'īd et des abords de l'Inde à ceux de l'Égée, jusqu'à 200 ateliers produisent l'un des monnayages les plus vastes et les plus variés de toute l'histoire de l'Islam. Plus de 40 de ces ateliers fonctionnaient — certes pas tous de façon continue... — en Asie Mineure : toutes choses égales par ailleurs, ce gonflement de la « masse monnayée » signale une amélioration de la situation économique, au moins dans la partie occidentale de l'empire¹¹. L'effondrement brutal et complet de la puissance ilhānide, dès le deuxième quart de notre XIV^e s., signifie l'émancipation des beyliks d'Asie Mineure. Ceux-ci frappent désormais leur propre monnaie, mais ce changement s'opère dans la plus stricte continuité en matière de normes pondérales, graphiques, etc., l'unification ottomane permettant la survie au moins partielle de la tradition ilhānide jusqu'à l'introduction du monnayage industriel (fin du XVII^e s.). D'un point de vue plus étroitement turc, l'auteur s'en prend à la thèse de la « continuité préottomane ». Selon lui, la rupture vécue par l'Asie du Sud-Ouest

10. Intéressantes remarques de G. Fussman, *Journal asiatique* CCLXXXI / 1-2, 1993, p. 122-123.

11. Ş. Pamuk évoque bien entendu les « routes de la soie et des épices », thème à la popularité sans cesse croissante depuis quelques années...

entre le milieu du XIII^e s. et celui du XIV^e fut au moins aussi nette en Asie Mineure que dans le reste de l'aire ilhânide, mettant le point final au premier âge islamique de la région et renouvelant très largement les bases de son évolution ultérieure : événement mineur en lui-même, l'effacement définitif des Salğūqs de Rūm, emportant avec eux le *dinār* de 4,25 g et le dirham de 2,97 g auxquels ils étaient jusqu'au bout restés fidèles, prend valeur de symbole.

Un deuxième chapitre (p. 24-37), dû à T. Aykut, se prétend « histoire monétaire des Mongols et des Ilhânides ». Il s'agit tout au plus d'un essai d'histoire métrologique, très difficilement utilisable tant il est confus et parfois même incohérent... Il semble bien que les monnayeurs ilhânides aient délibérément abandonné la métrologie 'abd al-malikienne¹² et introduit dans le monnayage islamique de nouvelles unités de poids empruntées à l'Asie centrale mais différentes pour l'or et l'argent. S'agissant de l'or, réduit sous les Ilhâns à un second rôle, il est question d'un *mitqāl* de 4,26 ou 4,25 (!) ou 4,23 g, selon (?) qu'il s'agit de l'unité de poids ou du poids moyen de l'espèce circulante : on ne peut évidemment pas ne pas s'étonner de l'extrême proximité — et même de la parfaite identité, s'agissant du deuxième des chiffres ci-dessus — de cette grandeur théoriquement *sui generis* et de la norme antérieure, mais notre auteur observe à ce sujet le plus véhément des silences... S'agissant maintenant de l'argent, on serait parti de deux systèmes concurrents, dits l'un du Ḥawārizm — *mitqāl* de 4,548 g — et l'autre de Samarqand — 4,095 g —, mais ce serait une variante « lourde » du premier, soit 4,608 g, qui aurait fini par s'imposer sous le nom de « *mitqāl* de Tabriz ». Dans la deuxième moitié du XIII^e s., la référence pondérale du dirham circulant aurait été une norme correspondant aux « 4/6 » (on suppose qu'il s'agit des 2/3...) du *mitqāl* de 4,608 g, soit 3,072 g¹³, réduite par la « réforme de Ġāzān (I^{er}) » (696 / 1296-1297) à la moitié dudit *mitqāl*, soit 2,304 g : or le poids moyen des pièces effectivement frappées semble avoir été sensiblement inférieur, de 2,15 g à 2,20 g au départ (« *mitqāl*-pièce » de 4,32 g), encore moins par la suite (sous Abū Sa'id : 1,35 g, 1,62 g ou 1,44 g selon les époques). Si par ailleurs on tient compte des quelques points de fin manquants (aloi de 90 à 97,5 %, toujours sous Abū Sa'id), on n'est pas loin et on doit même être parfois assez nettement au-dessus des « 20 % de perte pour les marchands » que mentionne explicitement T. Aykut : la différence pondérale entre une quantité de *bullion* et son produit en pièces représentait la « marge » de l'atelier et incluait manifestement un substantiel seigneurage. Il est aussi question de demi-dirhams et de divers multiples pondéraux et / ou monétaires du *mitqāl* et du dirham, jusqu'au toman de 30000 *mitqāls* (138,2 kg) d'argent-métal pur équivalant monétairement à 60 000 dirhams-pièces. Après Abū Sa'id, l'allègement du dirham-pièce aurait continué à un rythme variable selon les régions (Šīrāz, Bagdād, Tabriz, Nīsābūr), ce qui ne surprend guère dans un empire de plus en plus éclaté. L'auteur ne consacre que quelques mots au monnayage de bronze, sans doute parce que la régionalisation croissante de ce matériel¹⁴ décourage toute

12. L'initiative n'était pas sans précédent (Almohades, etc.).

13. Selon Ş. Pamuk (ci-dessus), ce « dirham de Tabriz » de 3,07 g aurait laissé des traces

dans la numismatique ottomane jusqu'au XVII^e s.

14. "As a result, it is impossible for all coppers to be exhibited simultaneously today" (p. 38... : ?).

systématisation métrologique. Il évoque un peu plus longuement l'expérience de papier-monnaie tentée en 693 / 1294 par un Gayhātū financièrement aux abois, et qui — assortie de mesures visant à la confiscation des métaux précieux détenus par les particuliers... — échoua en moins de deux mois face à la résistance passive des Iraniens, manifestement aussi réfractaires à cette innovation d'inspiration extrême-orientale que leurs contemporains du Touran y étaient, nous dit-on, réceptifs... Redevenu la norme, le monnayage métallique connaît alors, sous Ġāzān I^{er}, Ūlġāytū et Abū Sa'id, l'expansion spectaculaire déjà évoquée ci-dessus. La collection de l'YvKB, constituée pour l'essentiel à partir de matériels extraits du sol turc, porte surtout témoignage de l'activité des très nombreux ateliers anatoliens, mais la production du reste de l'empire est également représentée, ce qui correspond parfaitement à l'image d'une circulation libre d'entraves juridiques, au moins à l'intérieur de l'empire, mais par ailleurs et inévitablement soumise aux contraintes techniques de l'époque (éloignement, etc.).

Le chapitre s'achève (p. 32-35) par une présentation de la suite du volume (typologie et catalogue, ci-après) et un exposé des raisons pour lesquelles, sur environ 3000 pièces ilhānides dans la collection, moins d'un tiers ont été finalement prises en considération. On peut comprendre la décision d'écarter les pièces mal frappées ou en mauvais état de conservation (atelier et / ou date indisponibles), mais on sera par contre tenté de regretter l'absence des doubles (?) et surtout de certaines variantes. On partagera par contre et sans réticence l'opinion de T. Aykut selon laquelle il est trop tôt pour un *corpus*¹⁵.

La troisième partie du volume (p. 41-120) — à coup sûr celle qui rendra le plus de services — est une description, par règnes, des types représentés dans la collection. Chaque type est présenté à partir d'un exemplaire désigné sous son numéro d'inventaire¹⁶ : notice et éventuellement notes en bas de page (indications bibliographiques), dessin (échelle non indiquée, en général + / - 2:1) fournissant une reproduction des légendes dans la graphie originale (légendes mongoles : écriture néosyriaque), photo couleur (échelle 1:1), transcription des légendes dans l'actuelle prononciation turque de l'arabe classique et traduction anglaise (voir ci-après). Le fait que tous les règnes mongols et ilhānides soient représentés¹⁷ témoigne de la richesse de la collection : comme dans d'autres cas, l'absence de Ġāzān II¹⁸ peut être le résultat d'identifications fautives autant que d'une lacune dans le matériel disponible.

15. Le catalogue que prépare actuellement J. Kolbas (Londres) concernera le monnayage mongol de Ġingiz-Hān à Ūlġāytū et devrait inclure environ 5000 pièces déjà publiées ou encore inédites.

16. Assez curieusement, certains de ces « exemplaires-types » ne sont pas repris dans la quatrième partie (catalogue)...

17. Ġingiz-Hān (p. 41), Tūrākina (42), Mangū/Mūngkā (43-46), Hūlāgū (49-51), Abāqā (52-56), Aḥmad (57-60), Argūn (61-68), Gayhātū (69), Bāydū (70), Ġāzān I^{er} (71-82), Ūlġāytū (83-88), Abū Sa'id (89-101), Arpā (102-103),

Mūsā (104), Muḥammad (105-106), Tūgā Timūr (107-108), Ġihān Timūr (109-110), Sātī Bak (111), Sulaymān (112-116), Anūšīrwān (117-120). Il s'y ajoute quelques types géorgiens (47-48, 67, 74).

18. Cet İlḥān — dernier de la lignée, en l'état actuel de la recherche : empereur fainéant d'Āḍarbayġān en 757-758 H., sa trace s'estompe définitivement à l'occupation de Tabriz par la Horde d'Or en 758... — a été numismatiquement ressuscité par St. Album au VIII^e symposium de Tübingen (avril 1994) : Oriental Numismatic Society, *Newsletter* 141, summer 1994, p. 1.

Quatrième et dernière partie (p. 122-222), le catalogue énumère 892 articles choisis en fonction des critères indiqués ci-dessus. L'ordre suivi est également celui des règnes et, à l'intérieur des règnes, de la hiérarchie descendante des métaux (or-argent-bronze), puis un ordre géographique approximatif — du N au S et d'W en E? —, enfin un ordre chronologique également approximatif... Pour chaque article, les quelques indications fournies ne distinguent pas le type de l'exemplaire : numéro dans le catalogue, numéro d'inventaire, métal, dénomination (?), diamètre (mm), poids (cg), date, atelier. L'illustration photographique est de bonne qualité (couleur, 1:1), mais reste incomplète tout en faisant parfois double emploi avec la troisième partie¹⁹.

Les spécialistes d'économie et / ou d'histoire économique regretteront certaines impropriétés²⁰ ou approximations²¹. Les numismates constateront avec soulagement qu'on n'essaie plus de faire remonter les origines du monnayage ottoman au-delà du deuxième de la lignée²², mais ils ne pourront que maudire l'absence de tout index. Toutes préoccupations scientifiques confondues, les lecteurs, appréciant la qualité matérielle de l'ouvrage²³, ne feront pas à leurs congénères turcs l'injure de supposer qu'ils n'auraient pu — au moins dans leur immense majorité — utiliser ledit ouvrage uniquement en anglais et ne pourront donc pas ne pas s'interroger sur l'intérêt pratique du bilinguisme intégral du volume²⁴. Nous étant déjà exprimé

19. Des agrandissements — à une échelle variable, mais jamais précisée — mettent à l'honneur le monnayage de bronze, mais les pièces représentées ne sont pas référencées (jaquette, avant/arrière : n° 741 — p. 6-7 : n° 470 — 8-9 : n° 882 — 22-23 : n° 109 — 38-39 : n° 272 — 121 : n° 467 revers — 24-25 : beau spécimen facilement attribuable à Ülğäytü, mais qui paraît absent aussi bien de la troisième que de la quatrième partie, comp. p. 174-175...).

20. P. 12 : les « systèmes monétaires » n'ont jamais existé que dans les ouvrages des théoriciens; dans la réalité dominée à toutes les époques par l'empirisme le plus absolu, on peut parler tout au plus de « régimes monétaires ».

21. P. 14 : sauf en période de cours forcé, les billets de banque ne sont pas de la monnaie mais tout au plus une technique destinée à accélérer la vitesse de circulation de ladite monnaie. P. 24 : papier-monnaie (institution trouvée par les Mongols en Chine et, nous dit-on, popularisée par eux dans les steppes...); les équivalences en or et en argent correspondaient-elles à une

véritable convertibilité (garantie par qui?) ou a-t-on affaire à un instrument inconvertible et donc à une monnaie strictement fiduciaire (cours forcé, voir ci-dessus)? P. 28 : le rapport « canonique » or/argent, en principe de 1/12, n'a jamais eu la moindre signification pratique, du moins dans les relations économiques « égalitaires » (entre particuliers...). Etc.

22. P. 20. Cf. *Bulletin critique*, n° 8 (1991), p. 178, n. 1.

23. Il serait souhaitable d'agrandir — d'une taille au moins — certains caractères (bas de pages de la troisième partie, hauts de pages de la quatrième...).

24. P. 8-37 : pages paires anglaises, pages impaires turques. P. 5 & 41-222 : colonne de gauche anglaise, colonne de droite turque. P. 32, colonne de gauche : le traducteur a résolu de façon empirique le problème de l'orthographe des noms propres dans le texte anglais. P. 36 : bibliographie « anglaise » dans l'ordre alphabétique des noms et, p. 37, la même « turque » dans l'ordre alphabétique approximatif des prénoms...

sur ce sujet à propos d'entreprises de même nature sous d'autres cieus²⁵, nous n'en sommes que plus à l'aise pour regretter les probables conséquences de cette forme bilingue sur le fond scientifique, à commencer par le sacrifice d'une partie du matériel qui aurait mérité de figurer dans le volume — voir ci-dessus — et pour laquelle la place a manqué.

Il y aura donc une décision cruciale à prendre s'agissant de la suite de la collection, à laquelle tous les amateurs de beaux et bons livres de numismatique ne peuvent de toute façon que souhaiter longue vie et plein succès.

Gilles HENNEQUIN
(CNRS, Paris)

Hans HERRLI, *The Coins of the Sikhs*. Nagpur, 1993. In - 4°, 256 p.

Comme le fait observer H. Herrli lui-même, les plus anciennes études consacrées au monnayage sikh datent du XVIII^e s., mais le travail ici recensé paraît bien être la première synthèse disponible sur le sujet.

Apparu vers la fin de notre Moyen Âge et surtout répandu dans le Nord-Ouest du subcontinent indien (Punjab, etc.), le « sikhisme » fut d'abord un phénomène religieux, sorte de syncrétisme entre l'hindouisme brahmanique et l'islam²⁶, puis une organisation politico-territoriale. À la période des Gurus (1469-1708) succède celle de la « Khalsa » et des « Misls », jusqu'à ce que Ranjit Singh organise, à partir de 1801, un vaste empire englobant aussi bien les États les plus septentrionaux de l'actuelle Union Indienne qu'un bon morceau de Pakistan. Construction éphémère : dix ans et quelques maharadjas après la mort du fondateur, tout le territoire sikh au-delà de la Sutlej tombe aux mains des Britanniques (1849).

Abstraction faite de quelques émissions de la seconde moitié de notre XVIII^e s., l'essentiel du monnayage sikh date de la période des maharadjas (première moitié du XIX^e s.). Les principautés « cis-sutlèjiennes », maintenues en vie par l'autorité britannique après 1849, ont théoriquement frappé monnaie jusqu'en 1948.

Même s'il n'est pas islamique *stricto sensu*, le monnayage sikh se rattache à la tradition islamo-indienne du seul fait de son étroite filiation vis-à-vis des monnayages mogols²⁷ et

25. Bilinguisme anglais/allemand qui handicape le corpus des trouvailles suédoises (*Revue numismatique* VI-32, 1990, p. 327), sans parler d'une aventure trilingue (!) à Bahrayn dans les années 1980 (*AnIsl* 20, 1984, p. 291-293)...

26. Contribution la plus évidente de ce dernier : le monothéisme.

27. Éventuellement par le détour de l'East India Company, de la présidence du Bengale aux bronzes d'Amritsar... (p. 31).